Le Clown bleu

L'appel de la piste.

15/01/2011

RESCH JM
Alhazen

Dans l'étrave écumeuse se traçait la route du futur, gerbes sonores qui miroitaient sous la lune pour un avenir d'étoiles.
Ah l'étoile !
Celle qui reposait sur mon cœur !
Celle que nous avions dessinée sur la piste en sciure blonde ! Sacrilège pour une Gestapo drapée dans son honneur bafoué ! Cirque de juifs !
Celle qui brillait dans la nuit profonde de ce ciel inconnu où nous filions bon cap vers de nouvelles espérances.
Les étoiles me suivraient toujours !
Et je la suivais, elle, étoile de la piste !
Elle et ses chevaux, lui l'acrobate à la voix profonde et moi isolé, qui n'osait rompre ce moment d'intimité sur ce pont qui n'en finissait pas.

-Luciano ! Approche ! Installe-toi !
Tous deux m'accueillirent, couchés sur les transats.
J'approchai un fauteuil d'osier.
-Alors, comment te sens-tu ?
-Je ne sais pas trop, un pays si lointain !
Après un silence, elle me dit son précédent périple dans ce pays.
Elle me dit son premier amour, son baiser fougueux sur la place de Buenos Aires.
Lui, le fils du Maharadjah, fou d'elle.
Et puis l'incroyable journée, l'achat d'un terrain où ils signent tous les deux !
Le soir à l'hôtel, la surprise de ce parterre d'invités en robes de soirée et costumes taillés, la marche nuptiale.
Elle incrédule, qui le regarde, lui qui rit ! Et lui dit !
Tu as signé ce matin notre mariage ! Je t'aime ma femme !
Et puis le cirque, le retour en Europe et ses chevaux !
-Tu vois je connais ce pays, il aime les chevaux !
-Mais je ne parle pas la langue !
-Tu parleras comme moi au début ! Avec les mains et les doigts qui montrent ! Tu apprendras, tu es jeune !

J'appris beaucoup.
Bribes d'italien à couleur de cocoliche au début, m'enhardissant sur les places où j'admirai les danseurs nocturnes de tango aux accents de lunfardo.
J'apprenais la fierté du gaucho sur son cheval criollo, les couleurs puissantes et chaudes des ponchos sur les marchés sonores.
Je respirai cet air nouveau dans les grandes avenues de Buenos Aires, la ville des bons vents, pourtant je gardai en moi cette sourde haine devant l'arrivée de tous ces nazis chassés d'Europe par le vent de la libération.
Et les miens qui étaient partis, effacés, toujours cette douleur et mes yeux dans la brume.
Et puis le cirque !
Qui se remontait !
Comme le printemps qui fait éclore les fleurs des rameaux, numéro après numéro, troupe après troupe, le grand cirque renaissait tel le Phénix.

On me demandait souvent à l'orchestre, un violon de plus pour accompagner les pleurs d'un bandonéon.
J'appris à jongler avec des boules multicolores et je me joignis souvent au numéro des clowns.
Comme j'aimais ces escapades avec elle à cheval vers les Villas Miserias où nous attendaient tout cet attendrissant rassemblement d'enfants crottés, en guenilles, toutes ces mamans leurs bébés dans les bras. Toute cette pauvreté qui n'osait la ville et ses avenues pour se satisfaire de la boue sale des Juillets humides et des mouches innombrables des Janviers torrides.
Alors nous donnions le spectacle, elle en danseuse au cheval, moi qui jouait du violon ou du banjo, les yeux émerveillés des enfants.
Et puis moi en final qui jonglait, me trompait, tombait, cabrioles, fariboles et les enfants qui riaient, qui riaient, et moi qui mimait !
Eux le sourire dans l'éclat de leurs yeux, des mercis en gestes d'amour, et moi les larmes aux yeux pour … je ne savais dire pourquoi !
Et elle qui me touchait le bras :
-C'était bien, Luciano ! Rentrons maintenant !
Et elle m'emportait sur les chemins au dos de son cheval gris.
Le chapiteau nous attendait là-bas, dans la capitale, il avait retrouvé son lustre d'antan à la gloire de l'Argentine.

Ce fut un matin agité de pampero où le chapiteau vibrait sous les assauts de la tempête qui déboulait des pampas.
Je calmai les chevaux qui tournaient sous les coups de tonnerre violents annonçant la fin de toute cette moiteur glauque et chaude qui suait de partout.
Et puis j'entendis :
-Louciano, tou es oun grand rigolo !
Alors le geste suspendu, les images qui reviennent brutalement et moi qui me retourne.
Devant moi les trois frères, valises à la main, sourire aux lèvres, chapeaux dressés vers le ciel en un salut de cirque.
-Francesco, Ernesto, Enrico. Dio mio ! Saludos !
Et je me jette au milieu d'eux, les entourer de mes bras, ils étouffent !
-Bravo, Louciano ! Tu as gardé ton italien mais tou l'a marié avec l'espagnol !
-C'est si bon de vous voir !
Nos yeux brillants et humides, non pas des larmes chez les hommes, c'est la poussière de la tempête !
Nous regagnâmes leur caravane, pas très loin des éléphants …
-L'elefante ! Tou te souviens Louciano ! Je crois qu'il disait bonjour aux nazis !
On riait. C'était si bon de rire.
Et puis on partit au pas de l'oie en scandant « Viva'l Duce ». Famille recomposée.
Ils accrochèrent au mur des affiches et des photos, habits de lumière, nez rouge et rires à toutes les images de leur vie étalée, et Francesco magnifique dans son costume bleu.

Et on parla, jusqu'à plus soif !
Moi et mes progrès, le violon, le banjo…
-Oui j'ai appris avec l'orchestre et les bals le soir, sur la place.
-Tou n'as pas trouvé de joli cœur ?
Je souris.
-Pas eu le temps encore !
Et puis moi qui jongle et qui fait le pitre sur la piste.
-C'est bien Louciano ! Tu vas jouer avec nous alors !
-Avec vous ! Mais je n'ai pas ….
-Mais si ! Mais si ! Tou verras, c'est la piste qui te porte !
Ils me dirent leur périple sous les bombes, les journées sans repas, les matins blafards dans les ruines et les gravats et puis la lumière qu'ils apportaient dans les villages pour une bonne soupe et un couchage dans le foin !
Et puis les petits cirques qui tournaient, la liberté revenue, leur passage à Paris dans le Grand cirque de France.
La princesse entrevue dans un journal, le courrier échangé et leur venue pour la voir, pour te voir !
Alors on est là ! Pour quelques mois seulement !

Que c'était bon !

Alors on alla sous le chapiteau, pour la répétition.
La princesse tournait, magie du geste, de l'ordre donné sans le voir, de ses chevaux qui valsaient, changeaient de pas en une symbiose magique où le maître se fondait dans le groupe, instants sublimes que l'on voulait retenir pour des éternités de plaisir et de poésie.
Le carrousel cessa et elle sauta avec souplesse sur le sol.
Souriante, les bras ouverts elle se dirigea vers nous !
Francesco se baissa pour un baisemain, ses frères l'imitèrent.
-Vous nous avez manqué !

-Vous êtes toujours aussi belle ! J'aimerais tant un numéro d'acrobates à deux sur les chevaux !
-Francesco, toujours aussi beau parleur et grand rêveur ! Alors prêt à redémarrer avec nous !
-C'est un plaisir et un honneur, il faut que l'on reprenne les marques sur la piste ! Je voudrais bien faire monter Louciano !
-Il peut le faire ! Prenez-le !
Moi je n'en menai pas large.
-Avez-vous des animaux pour le numéro ? Pas d'éléphant, il ne nous connait pas encore !
-Je soigne la plupart des animaux, il y a des ânes, des lamas, des cochons, des chevaux qui sont calmes !
-Et bien Louciano trouve-nous un âne, un cochon et un lama. On fera avec !
Les trois frères occupèrent la piste, courant par ci, cabriole par là, comptant les pas, se concertant.
-Louciano, tou as un banjo et tou jongles ?
-Oui, si on veut !
-Oui on veut, alors tou sauras te mettre en valeur, tou verras ! Quand je commencerai le morceau de saxophone tou pourras faire ton numéro, il ira bien dans le thème.
-Oui mais en attendant ?
-Mais c'est toi qui t'occuperas des animaux sur la piste, tou serviras Ernesto et Enrico !
Et ce fut la pire journée de ma vie !
A attendre !
L'estomac qui se crispe, vérifiant sans cesse mon banjo, les animaux, mes boules pour le jonglage.
Ah oui une petite charrette pour l'entrée avec tout dedans. On la fera tirer par le lama à moins que l'âne.
L'âne, il m'aime bien, il sait que j'ai des carottes dans les poches alors il me suit.
Pour le cochon je le tiendrai en laisse.
Jusqu'au soir !
Puis l'ouverture, les numéros qui s'enchaînent, nous quatre dans les coulisses à attendre.
J'ai mis ma tenue ! Un vieux pantalon large et rapiécé, une calotte brune sur la tête, des espadrilles légères aux pieds.
Mon cochon qui s'étale et ronfle, mon âne placide qui secoue la tête, le lama un peu hautain qui mâchouille sans arrêt.
Le cœur à tout rompre !
Le rideau s'ouvre, l'orchestre enchaîne une musique de fête et voilà les frères clowns qui s'en vont sur la piste sous les cris du public.
Et moi qui ne peux démarrer, mon cochon à la sieste et mon âne rétif !
Je tire sur la laisse, la bête ouvre un œil et grogne, s'agite et se lève !
Je montre la carotte à mon âne qui se rue !
Et nous voilà emporté par la course, je sors du rideau, l'âne courant après le lama, moi derrière retenant le cochon rose qui s'emporte.
Rires sur la piste, je ne les entends pas !
Je tire la laisse et le cochon grogne et se met assis. L'âne cherche la carotte, s'arrête et revient ramenant la carriole.
Le lama continue sa marche et s'arrête devant Ernesto qui lui coupe la voie.
Lui, beau costume, pantalons amples et grandes chaussures. Une belle fleur à sa veste un gibus sur la tête.

Il salue le lama, soulève son chapeau et on voit la fleur projeter un jet d'eau vers le museau … du lama !
Qui le lui rend bien en crachant un beau jet qu'Ernesto pare de son chapeau !
Rires du public, rires de trompettes ! Le lama vexé s'enfuit derrière le rideau !
J'attache mon cochon à la carriole et libère mon âne, gratifié d'un bout de carotte.
Mon banjo ténor et mes boules dans les poches.
Les trois frères sont prêts à l'aubade.
J'entends la corde casser sur le banjo . Non les cordes, il en a cassé 4 !
Le pitre se baisse pour son lacet mais j'improvise et lui donne mes cordes.
Il s'accorde et le saxophone entonne !
Le saxophone !
Je vois Enrico baissé à se refaire les lacets derrière mon âne ! Alors je cours puis roulade sur son dos et je me retrouve à califourchon sur la bête, mon banjo dans le dos !
Rires et bravos !
Je sors mes boules et les lance en cadence.
Enrico une carotte à la main se fait voir du baudet !
Il se met en route, moi presqu'en déroute qui jongle alors que la bête se met à braire.
Une carotte s'immisce parmi les boules, je l'accepte et elle vole et s'enroule comme le reste, jonglerie pour boules et carottes.
Ernesto en rajoute une, je lève une boule, et finis par n'avoir plus que des carottes à tourner !
Applaudissements, rires, que sais-je ! Je n'entends rien ! Ernesto et Enrico sont hilares !
Francesco nous rappelle à l'ordre de son saxophone.
Guitare, banjo et saxo se marient dans le même air !
Moi, mon banjo sans corde que je gratte de mes onglets, mimant la musique et, magique, de ma bouche je sortis une musique en tout semblable au banjo !
On reprit de plus belle le refrain entraînant l'orchestre et le public qui frappait, qui frappait dans ses mains !
A la fin l'âne qui braie, je tire la laisse, le cochon tire la carriole et nous voilà repartis mon âne me suit, pour les carottes plein les poches !
Rideau, ouf !
Non, Francesco qui me prend et nous tous de retour pour le salut dans les vivas du public, sous la lumière de la piste qui m'inonde. Ernesto qui me salue de son gibus, la giclée dans le visage. Baptème.

Dans les coulisses les trois frères me tapent sur l'épaule !
-Tou chantes banjo ! Me demande Francesco ?
-Je ne savais pas, c'est venu comme ça ! Je n'ai rien vu, ça allait trop vite !
-Tou es prêt pour la piste Louciano ! Tou as vu le bonheur de tous ces gens !
La princesse arriva sur son cheval pour son entrée.
Elle souriait, elle souleva son chapeau d'écuyère et nous salua sur son cœur.
-Messieurs, merci. Le public était avec vous !
J'avais senti cette joie du partage, cet amour de l'offrande que donnait le clown sur l'arène.
Je n'oublierai plus l'appel de la piste, il faisait partie de moi, ce serait mon rayon de soleil qui éclairerait les nuits cafardeuses à la recherche des miens.